

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE (Diplôme d'État)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1927

PAR

André MERIGUET

Vétérinaire

Né le 30 Mai 1891 à Le Vigeant (Vienne)

La Race bovine de Salers

DANS

les terres de Brandes du Poitou

JURY { *Président* : M. RATHERY, professeur à la Faculté
de Médecine.
Assesseurs : { M. DECHAMBRE, } Professeurs à l'École
M. MOUSSU, } Nationale Vétérinaire
d'Alfort.

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91. BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1927

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE (Diplôme d'État)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1927

PAR

André MERIGUET

Vétérinaire.

Né le 30 Mai 1891 à Le Vigeant (Vienne)

La Race bovine de Salers

DANS

les terres de Brandes du Poitou

JURY { *Président* : M. RATHERY, professeur à la Faculté
de Médecine.
Assesseurs : { M. DECHAMBRE, } Professeurs à l'École
M. MOUSSU, } Nationale Vétérinaire
d'Alfort.

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1927

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE.

Directeur : M. E. NICOLAS.

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires ; P.-J. CADIOT, A. RAILLIET, H. VALLÉE.

PROFESSEURS



	MM.
Anatomie descriptive des mammifères domestiques....	BRES SU.
Physiologie, thérapeutique générale, matière médicale.	MAIGNON.
Physique et chimie médicales, toxicologie, pharmacie..	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; histoire naturelle médicale	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; séméiologie et propédeutique, jurisprudence.	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique.....	MOUSSU.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique.....	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique, inspection des denrées alimentaires, autopsies.....	PETIT.
Hygiène et agronomie ; zootechnie et économie rurale..	DECHAMBRE

CHEFS DE TRAVAUX

MM. DELMER.

LEBLOIS.

LESBOUYRIES.

MM. MONVOISIN.

MOUSSU (R.).

VERGE.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.

A LA MEMOIRE
DE MON CHER ET REGRETTE PERE

A MON BEAU-PERE

Qui a guidé mes premiers pas de
praticien.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR RATHERY

Qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MOUSSU

Professeur de Pathologie Bovine à l'Ecole d'Alfort.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DECHAMBRE

Professeur de Zootechnie à l'Ecole d'Alfort.

Qui nous ont fait l'honneur d'être membres de notre Jury.

A MES MAITRES DE L'ECOLE D'ALFORT

AVANT-PROPOS

C'est l'Histoire d'une race transportée bien loin de son lieu d'origine, dans une des régions naturelles du Poitou les plus nettement caractérisées, celle du SEUIL; et c'est accessoirement l'Histoire du développement économique de cette contrée essentiellement agricole.

Des terres, souvent fortes, « malines », comme disent les paysans poitevins, restées improductives pendant des siècles, furent, surtout depuis la fin du Second Empire, et grâce à l'emploi des engrais, progressivement mises en valeur. Une race de bovidés, vraie race d'émigrants, qu'on retrouve en France dans des régions bien différentes, et partout là où on a besoin de solides animaux de travail, avait été anciennement introduite en Poitou. Mais, depuis cinquante ans, le nombre de ses représentants s'y est considérablement accru au point qu'aujourd'hui la race de Salers y représente 60 % de la population bovine.

Nous prendrons le jeune taurillon dès son arrivée d'Auvergne, nous le suivrons dans sa croissance jusqu'à son complet développement, nous signalerons

quelques caractères ethniques qui nous ont spécialement frappé, ainsi qu'une maladie à laquelle il semble être particulièrement sensible ; et nous insisterons dans nos conclusions, sur l'intérêt qu'il y a pour les éleveurs d'Auvergne, à poursuivre l'amélioration de la race, laquelle, comme le dit M. le Professeur Dechambre, « réagit aussi bien que toute autre race à l'action des modificateurs habituels qui sont l'amélioration du milieu, du régime et de la reproduction ».

LE DETROIT DU POITOU

Le plateau qui s'étend entre le Limousin et les collines du Poitou (Gâtine de Parthenay) est désigné par les géologues sous le nom de *Détroit du Poitou*. Cette région relie les formations sédimentaires du Bassin Parisien à celles du Bassin d'Aquitaine. « Cette notion de détroit, dit le Professeur Welsch, de l'Université de Poitiers, si nette sur une carte géologique qui représente les formations dans l'état actuel des choses, est basée sur l'idée que les dépôts du seuil du Poitou, représentent les sédiments d'un bras de mer allant du Bassin de Paris vers le Bassin d'Aquitaine. » Sous ces dépôts les roches cristallines du Limousin vont rejoindre celles de la Gâtine, ainsi que les dislocations du terrain le montrent en certains points.

A l'*Epoque secondaire*, sur les roches primitives, sont venus se déposer successivement : le *lias* avec ses différentes assises, de sables infra-liasiques, de calcaires jaune nankin, calcaires caillebotines et gris calcaires, et enfin les *marnes bleues*, qui constituent un niveau d'eau général très important sous les calcaires jurassiques. Ces marnes jouent aussi un rôle

dans l'amendement et nous les retrouverons plus loin; le *jurassique* avec les calcaires du jurassique moyen, ayant parfois une épaisseur de 30 à 80 mètres : ces calcaires sont utilisés comme pierres de taille et pierres à chaux. La désagrégation superficielle de ces roches a constitué les *terres rouges à châtaigners* de la région de Civray. Le jurassique comprend également des marnes argileuses, et enfin les calcaires du jurassique supérieur.

Les terrains tertiaires recouvrent, dans le Détroit du Poitou, une partie des terrains secondaires. Ils ont été formés par des éléments schisteux et granitiques arrachés aux roches primitives du Limousin et des collines du Poitou. Les géologues distinguent dans le tertiaire et de bas en haut : les *terrains lacustres avec les argiles à meuliens*, les *sables argileux marbrés*, et enfin le *terrain de transport des Plateaux*, formé d'argiles et de sables terreux, renfermant parfois des couches de cailloux roulés de quartz blanc. A vingt ou trente centimètres de profondeur on trouve assez souvent des bancs ferrugineux et manganésifères, s'opposant à la pénétration plus avant des racines des plantes, et retenant l'eau à la surface du sol. L'ensemble de ces terrains constitue le sol de la *Brande Poitevine* et s'étend presque sans interruption de Montmorillon à Vasles (Deux-Sèvres). Ce sont des terres froides, acides, peu perméables, ne renfermant ni calcaire, ni phosphate et que fort peu de potasse. On imagine quelle peut être la végétation d'un sol aussi pauvre. Ne croissaient autrefois sur les terres de

Brandes que des fougères, en particulier *Pteris aquilina*, des ajoncs épineux, des asphodèles, quelques renonculacées, des graminées ligneuses, notamment des carex, et *avena longiflora*, quelques vulpins, et surtout plusieurs variétés de bruyères, *Erica tétralix*, *Erica vagans* et une très haute *Erica scaparia*, dépassant souvent 2 m. 50, connue dans le pays sous le nom de *Brande*. Le nom de la plante est passé à la terre.

Il y a cependant quelque différence de valeur selon les terres de brandes envisagées. Celles où l'on ne rencontre que les Fougères et les Bruyères sont les plus pauvres, l'indigence du sol y est complète; celles qui laissent croître les ajoncs renferment quelques éléments azotés fixés par cette légumineuse.

Le Professeur Welsch émet l'hypothèse que des forêts auraient peut-être autrefois recouvert toute cette zone des plateaux et qu'elles seraient disparues soit « du fait de l'homme, et probablement aussi par suite de la disparition des très rares éléments utiles que le sol pouvait renfermer ». Il ajoute plus loin : « La surface de ces plateaux est peu perméable et l'on n'y voit pas de sources, sauf de petits suintements, aussi est-on obligé d'avoir des mares (marchais) autour des habitations, pour les bestiaux. Pour ces diverses raisons, rareté de l'eau, pauvreté ancienne des brandes, etc., les centres ruraux du Poitou se trouvent le plus souvent sur le rebord jurassique des plateaux, ou dans le fond des vallées, sur le bord des rivières. Les communes sont très allongées, car elles possèdent de grandes étendues de brandes ou

pacages anciens, entre les vallées. La propriété n'est pas morcelée. »

Trois rivières traversent la région du Sud au Nord. A l'Est, la *Vienne*, à peine assagie de sa course sur les flancs du Limousin; à l'Ouest, le *Clain*, plus calme, se trace un cours sinueux au milieu d'une vallée tantôt resserrée, le plus souvent élargie; entre ces deux rivières principales la *Clouère*, affluent du Clain, ayant un cours et un régime identiques à ceux de ce dernier.

L'altitude moyenne du Plateau est de 150 mètres. Le climat se rapproche du séquanien. Température moyenne : 12°; température moyenne de janvier : 2°. Température moyenne de l'hiver pour Poitiers : 3°75, celle de l'été : 14°25 (Arago). Les stations pluviométriques ont donné une hauteur de 0 m. 60 d'eau.

HISTORIQUE

Dans son *Histoire du Poitou*, M. Boissonnade, de la Faculté de Poitiers, écrit : « Véritable marche entre le Nord et le Midi, entre l'Ouest et le Centre, terre de passage où se sont heurtés tant de flots humains, le Poitou est la *bataille*, le champ clos où s'est décidé à cinq reprises le sort même de la France. » Rien de surprenant que dans une région aussi souvent bouleversée par les événements, l'agriculture et l'élevage n'aient connu pendant si longtemps qu'un développement restreint. Le travail d'une ou de plusieurs générations, favorisées par une période de paix, se trouvait anéanti à la suite d'une nouvelle tourmente, et l'œuvre était toujours à refaire. Si l'on tient compte, d'autre part, du peu de fertilité naturelle des terres de brandes, de leur exploitation difficile, on a l'explication de l'état inculte dans lequel elles restèrent partiellement jusqu'au milieu du xix^e siècle.

Rien de semblable pour les terres voisines du Poitou calcaire. Souvent dans cette région, dit M. Welsch, « on voit dans les champs une petite charrue avec un seul mancheron; c'est un araine. Il est attelé d'un baudet. Cela représente un instrument primitif, mais

qui suffit à retourner la terre rouge avec ses pierres calcaires. Au début de la civilisation, l'homme pouvait cultiver cette terre de groie avec ses bras et en tirer profit; il n'avait pas besoin de chauler, de répandre des engrais pour avoir une récolte, seule la pluie fréquente était indispensable. La fortune acquise n'était pas nécessaire pour labourer les champs de la plaine, tandis que les régions des terres argileuses fortes demandent de nombreuses paires de bœufs et un matériel exigeant une création préalable de capital. Aussi les pays de plaines ont toujours été de bons pays; ils ont acquis très vite un degré d'aisance relative. »

Pourtant si nous revenons aux terres de brandes, nous verrons avec M. Boissonnade, que dès les temps anciens on avait tenté quelques essais d'amélioration. Les Gaulois employaient déjà la marne dans leurs amendements, et dès l'époque gallo-romaine, « en ouvrant de larges voies dans les bois et les landes, les Romains commencent à tracer la route à la colonisation agricole du Poitou ». Mais il semble que les moines du moyen-âge furent les véritables pionniers agricoles du Plateau poitevin. On retrouve encore aujourd'hui en pleine campagne, au milieu des anciennes brandes, les ruines de nombreux monastères, abbayes et prieurés (abbaye royale de la Reau, commune de Saint-Martin-l'Ars, abbaye de Nouaillé, abbaye des Moreaux sur le Clain, etc.).

Au ^{vi}° siècle « Les moines organisent de véritables colonies agricoles., Les colonies monastiques com-

mençant en Poitou l'essartage, c'est-à-dire le défrichement des forêts et des Landes, elles essayent d'améliorer l'élevage et les cultures; leur exemple est suivi par les grands propriétaires. » (Boissonnade.) Plus tard, sous le gouvernement des Comtes-Ducs du Poitou, « Hôtes et moines ont essarté avec acharnement; la charrue a pénétré dans les landes et les bois, l'élevage des chevaux et mulets prend un grand essor. »

Cet effort semble se poursuivre jusqu'à la Renaissance, mais à partir des guerres de Religion « qui avaient porté un coup au Poitou dont il ne se relèverait pas de deux siècles », et sous la monarchie absolue jusqu'au début du ^{xix}^e siècle, le pays redevient misérable. En 1789, un sixième de la population poitevine, d'après les rapports officiels, se compose de mendiants. « En dépit de quelques essais partiels pour défricher le sol, propager la culture de la pomme de terre, la production agricole languit et décline. Les brandes couvrent d'énormes espaces. Les épizooties sont nombreuses, en particulier celle de 1791, qui fut très meurtrière. »

Au début du ^{xix}^e siècle on défricha les terres les moins pauvres, celles qui avaient dû l'être déjà, mais que la brande avait de nouveau envahies, et voilà où en étaient les choses en 1869, d'après les renseignements fournis par M. Touzé de Longuemar dans sa « Géographie du département de la Vienne », éditée à cette époque à Poitiers.

A ce moment, les brandes et les bois occupent sui-

vant les communes 6, 7, et même 8/20° de la superficie totale. Pour certaines communes ces chiffres sont trop faibles. Par exemple pour *Bouresse*, arrondissement de Montmorillon :

Bois et brandes.....	9/20°
Prairies	1/20°
Cultures (surtout céréales)..	9/20°

Pour d'autres communes du même arrondissement, Mazerolles et Saint-Laurent-de-Jourdes, la proportion des brandes passe à 10/20° pour la première, à 12/20° pour la deuxième.

Les 115.000 hectares de l'arrondissement de Civray, malgré ses riches plaines à terres rouges du jurassique moyen, comportent encore 23.000 hectares de brandes. On trouve des chiffres à peu près analogues pour l'arrondissement sud de Poitiers.

Certains territoires immenses, surtout en se rapprochant du Montmorillonais, ne comportent que de rares habitations. On y avait quelquefois « la sensation du vide d'habitants », dit M. Welsch. M. Baillargé, Professeur d'agriculture à Civray, disait dans son cours de 1912, que l' « on pouvait y faire vingt kilomètres sans rencontrer un homme ni une habitation ». Par contre, c'était un pays merveilleusement giboyeux et l'un des derniers refuges des loups en France. (Un veneur poitevin, M. le comte la Besge, mort en 1905, s'était acquis une grande renommée dans la chasse à courre des loups qu'il poursuivait avec ses fameux Bâtards du Haut-Poitou, lesquels, d'après Mégnin.

auraient été les plus beaux chiens que le Poitou et la France aient jamais produits.)

Ce qui frappe dans les statistiques de M. de Longuemar, c'est la faible proportion des prairies. Alors que l'on rencontre encore 7 à 9 hectares sur 20 en cultures diverses, on ne trouve que $1/20^e$, parfois $1/30^e$ du terrain occupé par les prés, sauf dans le sud du département, là où les dépôts tertiaires se sont faits sur le *Lias* et où les sources sont nombreuses. Dans le canton de l'Isle-Jourdain par exemple, les prairies naturelles recouvrent les $4/20^e$, parfois les $5/20^e$ du territoire. Mais en dehors de cette région privilégiée, tout le reste du plateau manquait de fourrages. C'est pourquoi chaque ferme possédait, parfois très loin dans la vallée du Clain ou dans celle de la Clouère, une parcelle de terrain marécageux, envahie par les eaux à la moindre crue et sur lequel poussaient des roseaux, des joncs, des carex et autres graminées grossières. Ces plantes étaient coupées fanées, et le pauvre fourrage qu'elles constituaient était recueilli précieusement et représentait une réserve alimentaire pour les animaux pendant l'hiver. Les *Prés de rivière* ou *Prés Bas*, étaient même à cette époque les terrains qui avaient le plus de valeur, et ceux qui étaient le plus lourdement imposés : un acte notarié, conservé dans les archives de la propriété de V..., commune de Châteauganier, stipule la vente d'un pré bas au prix de 630 francs l'hectare en l'année 1831, chiffre énorme pour l'époque et la région, et qui laissait loin derrière lui le prix des autres terres. Mais les foins de rivière

étaient en quelque sorte les « *luzernes* » du pays en ce temps-là, et c'était grâce à eux si l'on pouvait entretenir l'hiver quelques bœufs de travail.

Population animale. — L'espèce bovine était représentée par deux races principales qui étaient venues, l'une du Sud-Est, la Limousine, l'autre du Nord-Ouest, la Parthenaise. La première occupait surtout le Montmorillonnais, la vallée de la Vienne. L'aire géographique de la deuxième était les territoires voisins de la Gâtine, la vallée du Clain avec Vivonne comme centre.

Dans la région de Gençay les deux races se rejoignaient et l'on rencontrait dans les fermes leurs représentants mélangés. Ces bovidés étaient presque exclusivement des animaux de travail. Leur engraissement ne se pratiquait que rarement, et le paysan qui possédait une ou deux paires de bœufs les conservait jusqu'à l'âge de 15 ou 16 ans et parfois davantage.

Les vaches n'existaient qu'en fort petit nombre. On ne les rencontrait que dans les bourgs, dans certains coins fertiles des vallées, dans quelques villages situés sur les replis du jurassique, en somme là où on réussissait à récolter un peu de foin artificiel. Sur le plateau elles ne résistaient pas plus de six mois, étant décimées par la cachexie osseuse, « *le petit train* » ou les « *gouttes* », comme l'appelaient les paysans. Cantiget, qui exerça dans la région, expliquait cette maladie en invoquant la grande pauvreté du sol en acide phosphorique et phosphates calciques.

Les bœufs de Salers se trouvaient-ils à cette

époque dans le pays? M. de Longuemar, dans sa *Géographie de la Vienne* de 1869, n'en fait pas mention.

« Les races dominantes, dit-il, sont la Parthenaise et la Limousine, puis la race Bretonne et quelques individus des races Anglaise, Mancelle, Hollandaise et Suisse, généralement réservées aux exploitations d'élite. » Cependant les bœufs rouges d'Auvergne avaient été introduits dans le pays depuis fort longtemps. Les plus vieux paysans d'aujourd'hui se souviennent en avoir toujours vu employés aux labours, et GROGNIER écrivait à leur sujet au début du XIX^e siècle : « Les Poitevins qui achètent nos bœufs ont, parmi leurs bouviers, des chanteurs ou *noteurs*, qui chantent pour les exciter au travail. »

Il ne peut donc y avoir là qu'un oubli de la part de Longuemar. D'ailleurs, cet oubli est réparé dans ses « *Etudes géologiques et agronomiques* », publiées trois ans plus tard, et dans lesquelles il parle des Salers. Sans doute étaient-ils encore rares sur le plateau, mais ils étaient déjà nombreux dans les terres rouges à châtaigners, plus fertiles, des environs de Civray, et c'est de là qu'ils passèrent dans les terres de brandes.

L'espèce chevaline était représentée par la vieille race poitevine, mais modifiée par des croisements avec la bretonne et aussi par le sol. C'est ainsi qu'elle était de taille moins haute que la Poitevine du Bas-Poitou, ne dépassant que rarement 1 m. 55, tandis que celle-ci atteint et même dépasse 1 m. 60. Pourtant la tête était demeurée longue, la croupe fortement incli-

née, les membres puissants, couverts de crins, les pieds larges et plats. Cette race, connue dans le pays sous le nom de « *brandouse* », était surtout appréciée pour sa rusticité. Son pacage était la brande où elle vivait presque à l'état demi-sauvage. Elle s'y élevait sans frais, sauf pendant la saison d'hiver, qu'elle passait à l'écurie. Chaque ferme comptait de quatre à six juments qui étaient livrées au baudet. Seules celles que le baudet n'avait pas fécondées étaient mises à l'étalon. Les poulains et les muletons ou jetons étaient assez souvent vendus au sevrage, et les pouliches conservées pour la reproduction. C'était la principale industrie animale, et l'Espagne en était le meilleur client.

La population équine était donc assez dense (peut-être un peu plus que de nos jours). Voici pour trois cantons les chiffres que donne M. de Longuemar :

Canton de Gençay :

Chevaux, 1.830 Anes, 415 Mulets, 590 Total, 2.833

Canton de la Villedieu-du-Clain :

Chevaux, 520 Anes, 125 Mulets, 270 Total, 915

Canton de Vivonne :

Chevaux, 650 Anes, 170 Mulets, 110 Total, 930

A la même époque le nombre des bovidés était :

Gençay 4.530

La Villedieu 3.000

Vivonne 2.800

Soit en moyenne 2 à 3 bovidés pour un équidé.

EMPLOI DES PREMIERS ENGRAIS. — Aussitôt après la guerre de 1870-71, sous l'impulsion donnée par les agronomes *Georges Ville*, *Lecouteux*, etc., qui préconisaient les engrais naturels, quelques propriétaires poitevins commencèrent à faire l'emploi de ces produits nouveaux. Dans leurs terres pauvres, le guano, le noir animal, et surtout les phosphates fossiles, dont *M. de Molou* était un fervent propagateur, firent absolument merveille. Leur emploi se généralisa rapidement, et les luzernières et tréflières se firent moins rares. Les fermes, selon l'expression locale, purent « *tenir* » un plus grand nombre d'animaux de trait, et les défrichements prirent alors une certaine extension. Pour ces nouveaux animaux de trait on continua à s'adresser à l'espèce bovine, parce que le bœuf qui tire régulièrement sans accoups, est l'animal de choix pour le labour des terres fortes. La coutume était d'ailleurs de ne pas utiliser pour le trait les juments poulinières. De plus, le harnachement des bovins était peu coûteux. Souvent le paysan se le confectionnait lui-même en grande partie. Enfin, à partir de cette époque, on s'orienta vers la production de la viande. Puisque l'on commençait à constituer des réserves de nourriture, les bœufs, à la fin de leur carrière, purent être engraisés sur place. Ce fut vers ce moment que les Salers conquièrent définitivement le plateau poitevin, et s'y taillèrent, entre le Parthenay et le Limousin, la plus large place. Le choix de cette race, transplantée à plus de 250 kilomètres de son lieu d'origine, s'explique pour de nombreuses raisons. D'abord, à cette

époque comme de nos jours, le prix de revient d'une paire de taurillons ou de bœufs d'Auvergne, est moins élevé que celui d'une paire de Limousins. Pour les taurillons surtout, et pour les animaux de deux à trois ans, la différence est considérable. (On peut estimer que le prix d'une paire de taurillons ou veaux Salers est toujours d'un cinquième ou d'un quart moins élevé que celui d'une paire de veaux Limousins du même âge.) D'autre part, comme nous le verrons plus loin, la race rouge d'Auvergne s'adapta fort bien à son nouveau pays, et de toutes les races de travail, il est vraisemblable qu'il n'en existe point de plus douce ni de plus facile à dresser. « C'est avec la plus grande facilité, dit Grogner, qu'on soumet au joug, non seulement les bœufs, mais encore les taureaux auvergnats; on les fait marcher sur les sols les plus abrupts et sur le penchant des précipices; on dirait que chez eux l'aptitude au travail est un *caractère de race* qui se transmet par génération comme se transmettent les attributs physiques... » Plus loin il vante leur douceur, leur docilité, leur intelligence, et tout cela est fort juste.

Enfin il y a aussi une autre raison, et non des moindres, qui explique le choix de cette race. C'est que les animaux de deux ans, ou « *doublons* », peuvent déjà commencer à porter le joug, tandis qu'il faut arriver à l'âge de trois ans pour faire travailler les Parthenais et Limousins. Les paysans ont bien compris cet avantage. La race rouge est *vite venue*, disent-ils. Cependant ce n'est pas une race précoce au

sens zootechnique du mot. Sa croissance n'est jamais terminée avant 5 ans $\frac{1}{2}$ ou 6 ans. et l'évolution des incisives n'exige pas moins de 5 ans; mais la taille et la force musculaire sont déjà suffisamment développées chez les animaux de deux ans pour en permettre l'emploi.

En 1878-79, avec l'apparition des *phosphates chimiques*, survint réellement une ère nouvelle. L'heure des grands défrichements avait sonné. Sur tout le plateau le paysan attaque la brande avec acharnement. A terre rude, cultivateur rude et opiniâtre. Le paysan poitevin l'affirma dans la tâche formidable qu'il avait entreprise. La bruyère s'enfuit littéralement devant la charrue; aussitôt qu'essartés les terrains sont ensemencés d'avoine. De grands fossés sont creusés autour de chaque pièce de terre pour permettre l'écoulement des eaux. Dans les points particulièrement humides, l'assainissement est parachevé par des drainages (point partout où leur action eut été utile il faut l'avouer), et enfin les *marnages* s'opèrent en grand. Les propriétaires s'adressaient souvent à des hommes qui avaient fait du marnage une véritable profession. On était marneur de père en fils, de même que dans le Nord de la France il existe des familles de bergers. Pour faire un bon marneur il fallait d'abord avoir une constitution physique à toute épreuve, être à la fois terrassier et muletier. La nuit, enveloppé dans une ample limousine, le marneur couchait dehors au milieu de ses muets qu'il menait pacager dans la brande, le jour il extrayait la marne

qu'il transportait à bât en raison de l'absence de chemins carrossables.

Selon la région envisagée deux marnes différentes furent employées. Dans la région de Gençay, Vivonne, La Villedieu, on utilisa la marne blanche d'origine tertiaire que l'on rencontre souvent à 50 centimètres de profondeur. C'est une marne très riche en chaux. Certaines marnes blanches prises dans l'éocène ont donné à l'analyse :

Calcaire : 97 pour cent;

Acide phosphorique : 0,4 pour mille.

Dans le sud du département, dans les cantons de l'Isle-Jourdain et d'Availles-Limouzine, sur le Lias, on employa la marne bleue qui ne contient que 2 à 3 % de calcaire, mais jusqu'à 0,28 % d'acide phosphorique.

On retrouve aujourd'hui à chaque instant, dans la campagne, ces anciennes marnières, immenses entonniers, qui permettent de juger de la quantité énorme de marne qui fut extraite. Depuis la grande guerre, en raison du prix élevé de la main-d'œuvre, on ne marne presque plus. Mais on pourrait au moins utiliser la chaux plus qu'on ne le fait actuellement. Cette dernière fut également très employée à l'époque des grands amendements, là surtout où la marne était d'extraction difficile. Beaucoup de propriétaires fabriquaient leur chaux sur leur terre. Aujourd'hui ces fours particuliers sont éteints, on s'adresse à l'industrie locale; mais le prix élevé du produit en fait malheureusement restreindre l'emploi. On ne devrait

cependant pas perdre de vue que c'est autant à la chaux et à la marne qu'aux engrais chimiques, que les Brandes du Poitou doivent leur développement actuel. Que les uns et les autres soient abandonnés, et l'œuvre immense de la génération précédente sera anéantie.

Reprenons l'époque des grands défrichements.

La terre de brande ainsi travaillée et améliorée sur plus de 50.000 hectares (J. Welsch), ne fut pas ingrate. L'effort du paysan fut récompensé. La culture des céréales devint intensive. Les avoines grises du Poitou acquirent rapidement une juste renommée. Le Midi de la France en devint le principal acheteur. La culture du blé obtint les rendements des pays à grande culture. Avec la production des céréales marchait de pair celle des fourrages artificiels ; luzernes, sainfoins, trèfles, et depuis une quinzaine d'années le lotier, furent récoltés en abondance. Le nombre des bovidés s'accrut considérablement. Là où végétaient vers 1870 quatre bœufs de travail, on peut aujourd'hui en compter de vingt à vingt-quatre qui vivent dans l'abondance.

(Voici un exemple de l'accroissement du nombre des bovidés pris pour la propriété de V..., citée plus haut, et choisie parce qu'elle représente une ferme type du pays : En 1824, d'après un vieux bail, la propriété qui comprend 120 hectares, comme en 1925, compte 6 bovidés et 10 équidés (juments et mulets). En 1925 : 52 bovidés, 6 équidés, dont une seule jument poulinière.)

Enfin, et ce ne fut pas la moindre transformation économique, la vache laitière put s'acclimater sur le plateau, et devint l'animal de choix du petit propriétaire.

Préoccupés par les labourages et les autres grands travaux, les métayers ou fermiers des grosses exploitations sont tenus d'avoir un grand nombre de solides attelages et conséquemment qu'un nombre limité de vaches. Au contraire les petits propriétaires, dont le nombre va se développant dans un pays jusque-là très peu morcelé, et qui possèdent de 10 à 15 hectares de terres généralement choisies parmi les plus faciles à cultiver, peuvent assurer leurs travaux avec une ou deux paires de bœufs. Le surplus de leur cheptel est constitué par des vaches laitières. Le nombre de ces laitières ne cesse de croître depuis la création des laïteries coopératives. La première de la région fut celle de G..., fondée en 1903. Deux nombres suffisent à indiquer son développement : en 1903, elle recueillait 4 à 500 litres de lait par jour ; en 1925 plus de 10.000 litres. Pendant de nombreuses années fut seul accepté le lait des vaches Parthenaises. Le choix exclusif de cette race était judicieux en ce sens que la Parthenaise appartient à une race rustique, capable mieux que toute autre de s'adapter aux terres de brandes, et pouvant au besoin être utilisée pour le travail. De plus, c'est une beurrière assez renommée. La crème était extraite à la laiterie et le petit lait retourné le lendemain au sociétaire. Depuis 1924 le lait des vaches de toutes races est accepté, à la condition qu'il ait une

teneur minimum de 40 grammes de crème par litre de lait. L'écémage se pratique chez le propriétaire, le petit lait lui est laissé. Ce dernier, qui peut être utilisé aussitôt, sans avoir, comme dans l'ancien procédé, subi de transport, de variations de températures, de souillures et d'altérations de toutes sortes, est employé avec profit dans la nourriture des animaux, des porcs en particulier. De sorte que, sur l'industrie laitière, s'est greffé l'élevage et l'engraissement des animaux de l'espèce porcine.

Le beurre fabriqué est consommé en partie dans les départements de la Vienne et de la Haute-Vienne; le surplus de la production est expédié à Paris.

.....

Pendant ce temps que devenait la jument poulinière ou mulassière? Elle suivait la même régression que la brande son pacage naturel. Chaque fois qu'une nouvelle paire de bœufs augmentait la population bovine d'une ferme, disparaissait une poulinière. Avant 1914 certaines grandes fermes en possédaient encore trois ou quatre, aujourd'hui elles n'en ont plus qu'une ou deux; certaines exploitations les ont entièrement abandonnées.

Il faut reconnaître que le plateau, dans son état actuel de grande culture, se prête assez mal à l'élevage du mulet ou du cheval. A l'époque où la brande couvrait la moitié du pays, les juments y étaient lâchées pendant toute la belle saison et s'y nourrissaient, ainsi que leurs produits, sans grands frais. C'était un élevage primitif, mais qui donnait cepen-

dant quelque revenu. Actuellement la brande a presque partout disparu, et il n'y a pas ou trop peu pour la remplacer de prairies naturelles. On ignore absolument le paddock sur le plateau; par contre, on rencontre le long des chemins des juments et leurs produits ayant leurs pâtures antérieures enchaînées dans des appareils appelés « *ensautes* » ou « *enferges* », dans le but de restreindre un peu leur vagabondage, mais dont le résultat le plus certain est de produire des tares osseuses indélébiles.

Si l'on passe aux reproducteurs, il faut avouer que les étalons et baudets, qui appartiennent tous à des particuliers, sont le plus souvent des animaux tout à fait quelconques. Quant aux juments, certains paysans partent encore trop souvent de ce principe qu'une bête emphysémateuse ou atteinte de fluxion périodique, ou de tares osseuses, bref inutilisable pour tous services, est encore assez bonne pour être livrée à la reproduction.

En ce qui concerne leur hygiène, elle est à peu près inexistante. De l'automne au printemps, la jument est souvent confinée dans un réduit obscur, d'où elle ne sort que pour l'abreuvement. Car, nous l'avons déjà signalé, le paysan ne fait travailler sa jument pleine qu'avec répugnance, dans la crainte justifiée, il faut le reconnaître, de l'avortement, sur des chemins d'exploitation mal entretenus, constituant par endroits de véritables fondrières.

La nourriture de la jument poulinière se compose presque exclusivement, pendant toute la période d'hi-

ver, de foin et de paille, auxquels on ajoute quelques betteraves et topinambours. L'avoine leur est à peu près inconnue.

Quoi d'étonnant que les produits obtenus dans ces conditions, où font absolument défaut les règles les plus élémentaires de l'hygiène, du choix des reproducteurs, de la sélection soient assez souvent des animaux sans grande valeur ! Et pourtant, il faut le dire bien haut, il arrive encore de rencontrer quelques beaux produits, tant ce pays est apte à l'élevage du mulet. Les prix actuels de certains qui atteignent ou dépassent 6.000 francs (septembre 1926) au sevrage, ne pourront que faire regretter davantage la décadence d'un élevage jadis si répandu. Mais petits et grands propriétaires préfèrent aujourd'hui, les premiers, la vache laitière, les deuxièmes, les veaux d'Auvergne. Car les revenus que procurent la laiterie et l'élevage des bovidés sont beaucoup moins problématiques que ceux que peut offrir l'élevage du mulet. On ne peut, en effet, espérer qu'une jument donne une *suite* tous les ans ; l'avortement, les maladies du jeune âge, en particulier l'ictère du muleton, si redouté des éleveurs, les accidents au pacage très fréquents dans un pays où bovins et équidés sont conduits pêle-mêle dans les prairies, font que cent juments donnent en moyenne de 48 à 50 suites. D'autre part, la jument poulinière représente un capital qui s'amointrit graduellement au fur et à mesure qu'elle prend de l'âge, pour tendre, au bout d'une quinzaine d'années, vers bien peu de choses ; tandis qu'on récupère le prix d'achat d'une

vache en la soumettant à l'engraissement à la fin de sa carrière.

Quant aux veaux d'Auvergne ils représentent, depuis de nombreuses années, un revenu très sûr sans grands risques. C'est un élevage d'une pratique facile, réclamant beaucoup moins de main-d'œuvre que l'industrie laitière et convenant parfaitement aux grandes exploitations. Nous l'examinerons en détail dans le prochain chapitre, mais avant d'en finir avec la jument mulassière, on peut se demander s'il y aurait quelque chose à tenter pour son relèvement. A notre point de vue, l'élevage du mulet dans les terres de brandes, est lié à *l'utilisation rationnelle de la mère comme animal de trait*. Voilà l'idée dont il faut pénétrer le paysan. Une jument qui n'est que strictement reproductrice paye mal son propriétaire malgré les prix élevés des produits. Il faut qu'à la ressource du jeune muleton vienne s'ajouter celle du travail. De cette manière et seulement, la jument, dans de nombreuses exploitations, pourra encore trouver sa place. Elle y remplacera le bœuf dans la conduite des machines agricoles, travail pour lequel il ne convient guère. Certains cultivateurs ont compris cette manière de procéder. Chez eux la jument élève son produit et fournit du travail, pendant que le bœuf, laissé davantage au repos, est poussé plus activement vers la production de la viande.

LES SALERS EN POITOU

C'est à partir de fin septembre que chaque année les marchands commencent à introduire en Poitou les jeunes taurillons Salers, âgés de 5 à 7 mois. Leur importation durera jusqu'en février. Ils arrivent assez souvent en mauvais état, maigres et les flancs creux. Habitué dès le début de leur existence à la vie en liberté dans les pâturages de la montagne, ils supportent vaillamment les déplacements de foire en foire sur les routes poitevines. Tandis que les jeunes et lourds taurillons Limousins, qui ont aussi leurs partisans, et qui ont mené, jusqu'au jour où ils quittent leur pays d'origine une existence sédentaire, ne peuvent, sans risque d'aggravée, de fourbure, et même de congestion pulmonaire, faire de longues étapes à pied.

Le nombre des taurillons importés est en rapport direct avec la quantité de fourrage récolté. L'éleveur poitevin ne s'inquiète qu'assez peu de l'exiguïté du local où il entassera ses recrues, mais avant d'acheter il consulte sa meule de foin, la « *berge* », réserve alimentaire des mauvais jours. Les petits exploitants de

8 à 10 hectares font l'acquisition de deux à quatre veaux, les métayers et fermiers des exploitations de 50 à 60 hectares en achètent souvent dix ou douze. Dans les années 1923, 1924, 1925, où la récolte des fourrages fut particulièrement abondante, le nombre des Salers introduits fut considérable. Dans un territoire de 35 à 40 communes, ayant Gençay comme centre, on peut estimer que dans ces dernières années, et pour une seule saison, il a été importé de 150 à 200 taurillons par commune, soit environ 6.500 à 7.000 rien que pour cette région proprement dite. A certaines foires mensuelles de petits centres ruraux, tels que Joussé et Châteaugarnier, on ne compte pas moins, pendant les quatre ou cinq mois d'importation, de quatre à cinq cents veaux par foire. Et le territoire de quarante communes dont nous venons de parler, comprenant les cantons de Gençay, La Villedieu et Vivonne, est loin de limiter l'aire géographique des Salers.

Pour les terres de brandes cette aire géographique s'étend partout où les *terrains tertiaires recouvrent le jurassique*, soit presque toute l'étendue du seuil du Poitou. Il n'y a qu'en s'approchant de la Gâtine, et surtout du Limousin, là où le tertiaire repose directement sur le *Lias* que le grand bœuf rouge des Celtes est remplacé à l'Ouest par le Parthenais, à l'Est par le Limousin. Son squelette, en effet, a besoin pour se développer d'un sous-sol calcaire. Nous avons suivi pendant cinq ans plusieurs paires de jeunes Salers bien constitués, transportés dans le sud du départe-

ment, aux confins du Limousin, à l'âge de 18 mois, et placés dans de bonnes conditions hygiéniques, soumis à un travail pas plus pénible que celui qu'ils auraient dû effectuer dans des régions à sous-sol jurassique, et nous avons été frappés par la réduction de leur squelette, l'abaissement de leur taille et le manque d'ampleur de leur format. A l'âge de cinq ans ces animaux n'étaient pas plus développés que des Salers de trois ans de la région centrale du plateau. Aussi, vers l'Est, le bœuf de Salers est loin d'être la race prédominante. 85 à 90 % de la population bovine sont des Limousins. Si l'on passe sur la rive gauche de la Vienne, les représentants de la race de Salers commencent à devenir moins clairsemés. Dans la vallée de la Clouère, ils atteignent 75 %, et dans la vallée du Clain, dépassent 90 %. Dans cette région ils se sont étendus au détriment du Parthenais qu'ils ont presque entièrement refoulé jusqu'aux lisières de la Gâtine. Pour l'ensemble des terres de brandes on peut estimer que la race de Salers représente environ 60 % de la population bovine mâle.

Quoique notre étude ne vise que les terres de brandes, nous ne pouvons ne pas parler des terres rouges à châtaigniers de la région de Civray où, là encore, la race de Salers s'est taillée la plus large place (80 %). Les transactions commerciales qui existent entre ces deux régions voisines font que très souvent les bœufs rouges des brandes passent dans les terres à châtaigniers et réciproquement. Leur existence, leur mode d'exploitation sont d'ailleurs iden-

tiques dans les deux régions, et ce qui sera dit des uns s'appliquera aux autres.

ACCLIMATEMENT. — L'acclimatement est facile. Arrivant le plus souvent avant les grands froids, trouvant une riche nourriture au pacage et à l'étable, leur accoutumance à leur nouveau milieu est généralement aisée. Certains sujets plus fragiles et soumis aux intempéries pendant leur voyage, présentent presque aussitôt leur arrivée des affections des appareils respiratoire ou digestif. Selon les années, et sans raison apparente, il y a prédominance de broncho-pneumonies ou de gastro-entérites. Nous avons pu constater que les jeunes taurillons résistent assez bien à la première de ces affections. Par contre, la gastro-entérite les éprouve davantage. Parfois, la diarrhée simple des premiers jours, que l'éleveur juge sans gravité, se complique d'une diarrhée sanguinolente, sorte d'entérite hémorragique qui peut emporter le jeune animal en trois ou quatre jours.

Ce sont heureusement des accidents rares, et dans l'ensemble l'animal rustique qu'est le Salers ne paye qu'un tribut insignifiant à l'acclimatement. Le pourcentage de la mortalité est très bas.

[Puisque actuellement, dans certains milieux médicaux, on discute sur la valeur curative de l'abcès de fixation, très efficace pour les uns, sans effet, sinon nuisible pour les autres, nous croyons devoir signaler les résultats qu'il nous a donnés dans les cas de broncho-pneumonies chez les jeunes bovidés. Nous

avons, depuis sept ans, pratiqué plus de quatre cents abcès de fixation : dans la grande majorité des cas nous avons vu la fièvre baisser, l'essoufflement s'atténuer, l'appétit revenir progressivement et l'animal entrer en convalescence au bout de huit à neuf jours. L'abcès de fixation chez les jeunes bovidés (nous injectons 6 à 10 centimètres cubes d'essence de térébenthine au poitrail en un ou deux points) nous paraît être, en raison de sa simplicité et de son efficacité, le procédé de choix dans le traitement des broncho-pneumonies qui surviennent au moment de l'acclimatement.]

Il convient de signaler une autre affection pour le moins inattendue, et n'ayant d'ailleurs qu'un rapport indirect avec l'acclimatement, qui se manifeste dans les semaines qui suivent l'arrivée et qui se présente sous la forme de troubles cérébraux ayant les caractères de l'encéphalite chronique. L'animal est hébété, lève ou baisse la tête, reste presque insensible à toute excitation extérieure, n'évite pas les obstacles, marche comme un automate et refuse progressivement toute nourriture. La mort surviendrait au bout d'un temps plus ou moins long si l'animal n'était sacrifié. Il ne se passe pas d'année sans que l'on ne rencontre plusieurs cas de cette affection du cerveau qu'il faut, à notre point de vue, attribuer aux violents coups de bâton dont certains conducteurs brutaux frappent à la tête pendant le voyage ceux des animaux qui font mine de s'écarter du troupeau. Cette affection

ne se rencontre pas sur les veaux Limousins qui ne sont qu'exceptionnellement conduits vacants.

Pendant la saison d'hiver, en dehors de quelques journées à température douce, les jeunes animaux sont tenus à l'étable où leur nourriture se compose de foin, de choux et de betteraves. Ce régime les prépare admirablement à la grande poussée qu'ils feront au printemps quand on les lâchera de nouveau au pâturage. Auparavant ils seront castrés tous par bistournage.

Revenus au pacage, les bouvillons jettent leur vieux poil hirsute quelquefois envahi par les teignes. A partir de ce moment, vivant au grand air dans de bonnes prairies, recevant le soir à la rentrée à l'étable une ration supplémentaire, leur croissance est prodigieuse. Le squelette et les muscles se développent, la poitrine s'élargit, l'animal « *prend du gros* », disent les éleveurs; c'est presque un jeune bœuf vigoureux, bien bâti et que, dès l'automne, on pensera à dresser. A ce moment le bouvillon, ou « *doublon* », est accouplé avec un de ses congénères qui sera autant que possible de même taille et de même conformation. Les deux « *camarades* » auront à l'étable une place fixe l'un par rapport à l'autre; l'un sera toujours le bœuf de droite, l'autre celui de gauche; plus tard, au dressage, puis au travail, cette place sera conservée.

C'est dans le courant de leur deuxième année que fermiers et métayers font un choix parmi les jeunes bœufs. Celui qui en possède dix s'en réservera parmi les mieux conformés, quatre ou six selon les besoins

de l'exploitation. Les autres seront vendus au commerce et seront presque tous dirigés vers les Charrentes.

Ceux qui resteront à l'exploitation seront dressés à porter le joug. Nous avons vu (Grogner) que ce dressage était généralement facile. A partir de ce moment, jusqu'à l'âge de six ou sept ans, le bœuf est utilisé pour les travaux de la ferme : labourages, hersages, conduite des machines, charrois, etc...

DE CERTAINS CARACTÈRES DE LA RACE DE SALERS. — Nous estimons qu'il n'entre pas dans le cadre de cette étude de faire la description complète de la race de Salers. Nous mentionnerons simplement certains caractères qui ont plus particulièrement attiré notre attention, en prenant comme type le bœuf de 5 à 6 ans, c'est-à-dire l'animal qui a atteint son développement complet.

a) Ce qui frappe avant tout dans le bœuf rouge d'Auvergne c'est sa *grande taille*. Le Herd-Book de la race prévoit 1 m. 40 comme taille minima à 3 ans et au-dessus. Dans les terres du Poitou, où la race se développe admirablement, cette taille de 1 m. 40 est celle d'un jeune bœuf de 18 à 20 mois. Quant aux bœufs adultes, ils atteignent aisément 1 m. 60. Nous avons mesuré des bœufs de 7 ans qui arrivaient à 1 m. 70.

Cette donnée a une importance dans le choix des animaux. Le jeune Salers deviendra toujours assez grand. Il faudra donc le choisir *près de terre*, la poi-

trine bien descendue et la ligne du dessus aussi longue que possible.

b) Les zootechniciens classent le Salers dans les sub-busqués. Cette busquie du haut et du chanfrein est assez peu marquée sur les jeunes animaux, mais elle semble s'accroître avec l'âge (surtout dans la région du chanfrein), pour donner parfois à de vieux sujets un profil se rapprochant un peu de celui du cheval Vieux-Normand à *tête de vieille*.

c) Il convient aussi de signaler la beauté et la solidité des membres. Ce bœuf a conservé de ses origines montagnardes un appareil locomoteur remarquable : pied petit (la race est à extrémités acuminiées), membres secs et forts à angles articulaires largement ouverts, aplombs rectilignes impeccables. C'est la membrure d'un animal fait pour la marche et le travail.

d) Au point de vue de la robe, on rencontre en Poitou deux nuances assez distinctes. L'une rouge acajou parfois très foncé, l'autre d'un rouge cuivré se dégradant parfois jusqu'au jaune. Cette différence de robe tient aux lieux d'origine. Les animaux à robe rouge proviennent des pays volcaniques, ceux à poil jaune sont originaires des pays granitiques. On désigne ces derniers en Poitou sous le nom de *Montagnard*. On peut se demander si ces Salers jaunes, nés sur un sol pauvre en chaux et en acide phosphorique, ne seraient pas ceux qui conviendraient particulièrement aux terres de brandes voisines du Limousin, là où nous avons vu que la race rouge se développait

moins bien que dans le centre du plateau. A notre connaissance, aucun essai rationnel concernant l'élevage des Salers jaunes dans cette région n'a été tenté. L'éleveur ne s'arrête point dans son choix sur la couleur de la robe, et de là peut-être vient parfois son insuccès. L'expérience serait à tenter, et si les Salers jaunes s'adaptaient à ces régions, il y aurait pour la race un nouveau débouché.

Il nous reste à étudier une autre particularité qui a un plus grand intérêt scientifique qu'économique, et qui se rapporte à la pigmentation noire ou marbrée dumufle, parfois de la langue et du palais, que l'on rencontre sur un certain nombre d'individus (une fois sur douze en moyenne). Par ailleurs ces animaux ont tous les caractères de la race, ce sont des Salers au nez noir. D'où vient cette particularité?

Les connaissances actuelles sur l'hérédité ont permis d'établir une loi d'après laquelle la pigmentation noire des extrémités est considérée comme un *caractère dominant*. La présence du mufle noir chez certains Salers peut donc s'expliquer par un croisement avec une race à extrémités noires. Or, il existe une race à muqueuses noires voisine de la race rouge, c'est la race d'Aubrac. Et les bœufs rouges à muqueuses pigmentées sont les produits d'un croisement parfois très ancien entre ces deux races. La transmission de ce caractère *dominant* est d'ailleurs générale; on la retrouve dans de nombreuses races bovines, notamment dans les croisements Charolais-Parthenais, Gascons-Landais, Charolais-Schwitz, etc...

EMIGRATION D'UN CERTAIN NOMBRE DES ADULTES. — Certaines exploitations qui possèdent un excédent d'animaux de trait de cinq à six ans, préfèrent parfois les livrer au commerce que d'en poursuivre l'engraissement. Quelques-uns de ces bœufs adultes qui changent de propriétaires restent dans le pays, mais le plus grand nombre est acheté par les engraisseurs des Deux-Sèvres et de la région de Cholet. Un petit nombre est dirigé vers le nord de la France, dans les sucreries de l'Aisne où, tout au moins avant la guerre, la race de Salers était assez répandue.

ENGRAISSEMENT DES SALERS

L'engraissement des bovidés avait pris sur le plateau poitevin pendant ces quarante dernières années une importance considérable. Chaque ferme engraisait annuellement de deux à six bœufs. Il semble que depuis la grande guerre, la pratique de l'engraissement se soit quelque peu ralentie ; du moins dans le centre du plateau. Peut-être le nombre de têtes soumises à l'engraissement est-il aussi élevé, mais les animaux sont livrés à la boucherie moins bien préparés, moins finis. On rencontre encore beaucoup d'animaux gras, très peu de « *fins gras* », à la viande persillée de ceux qui avaient fait classer cette région de la Vienne parmi les grands centres producteurs de viande. Néanmoins, le plateau poitevin reste encore une région d'engraissement importante. Dans le centre du plateau les animaux sont soumis à l'engraissement vers l'âge de 7 à 8 ans, parfois même plus vieux, surtout depuis la guerre. Les femmes et les enfants restés à ce moment presque seuls à la ferme, ne purent dresser de jeunes attelages. On continua à employer les bœufs jusqu'à un âge fort avancé, et dans beaucoup d'exploitations, leur engraissement ne

se pratiqua qu'à la fin des hostilités. Aujourd'hui le cultivateur, revenu à ses occupations, dirige dès un âge plus tendre ses animaux vers la boucherie, mais ne possédant souvent qu'une main-d'œuvre rare, jeune et quelquefois inexpérimentée, il hésite à se débarrasser prématurément d'attelages bien en main, de sorte que l'âge de l'engraissement se trouve fatalement reculé.

Pourtant dans le sud du plateau, en se rapprochant du Limousin, là où la culture du blé est moins intense que dans le centre, on pratique l'engraissement à un âge moins avancé, souvent même sur des animaux de 4 à 5 ans n'ayant jamais porté le joug.

L'engraissement a lieu l'hiver, à l'étable. Les bœufs d'herbage sont rares dans le Haut-Poitou. Cependant dans cette même région du sud du plateau, là où nous l'avons vu, les terres de brandes reposent sur le lias, et où les prairies naturelles sont nombreuses, on commence l'engraissement dès l'été à l'herbage, puis on le poursuit à l'étable avec des raves et des topinambours. Les bœufs sont prêts dès décembre. Mais pour l'ensemble du plateau, l'engraissement commence après les ensemences d'automne et se poursuit tout l'hiver. Au début les animaux, qui viennent de fournir plusieurs mois un travail très pénible, sont defférés et alimentés avec modération. Leur ration se comporte de foin, de citrouilles, de betteraves, choux fourragers et raves. C'est la période de préparation qui dure près de deux mois. Les bœufs ont repris de l'embonpoint : leur appareil digestif, en particulier les grands résér-

voirs gastriques, ont acquis un ample développement. Les animaux sont prêts pour un régime alimentaire intensif. C'est à ce moment que l'on commence à ajouter des topinambours à la ration. Le topinambour, qui croît admirablement dans à peu près toutes les terres du plateau, constitue l'aliment par excellence de l'engraissement. Il est un peu moins nutritif que la pomme de terre, mais davantage que la carotte fourragère. Sa composition, d'après Muntz et Girard, est la suivante :

Matières sèches.....	20 à 22 %
Matières azotées.....	2 à 25 %
Sucre et inuline.....	13 à 13,5 %

Les matières sèches et la cellulose seraient digestibles dans une proportion voisine de 90 %, le sucre et l'inuline dans celle de 98 %. C'est donc un aliment de premier choix. On commence généralement l'administration de ces tubercules crus par un double décalitre par jour et par bœuf ; puis, au bout d'une ou deux semaines, on passe à deux, puis à trois, pour arriver à quatre et même à cinq doubles décalitres par jour, au bout de plusieurs mois. Certains bons engraisseurs adjoignent à cette ration formidable des pommes de terre cuites, à la dose d'un double décalitre dont les animaux sont très friands. Celles-ci sont distribuées le matin en manière d'*apéritif*, partant de ce principe qu'il faut distribuer d'abord ce que l'animal appète le mieux. On ajoute encore à la ration des grains, avoine et seigle cuits, de quatre à six kilogs par jour. (Certains engraisseurs attribuent au seigle la

propriété de faire « ressortir » les maniements extérieurs.) On donne enfin des tourteaux d'arachide ou de palmiste à la dose de trois à cinq kilogs par jour.

Dans cette dernière période d'engraissement la quantité de foin absorbée par les animaux va toujours en diminuant. Certains bœufs, très poussés, arrivent presque à le refuser vers la fin de leur engraissement.

Il faut que le bœuf soumis à l'engraissement ait une puissance digestive formidable pour ne pas succomber à une pareille absorption. Voici à peu près ce qu'un bœuf de 1.000 kilogs consomme en 24 heures :

Topinambours	45 à 50 kil.
Grains, tourteaux ou tubercules cuits....	6 à 8 kil.
Foin	8 à 10 kil.
Eau de boisson (en petite quantité, les topinambours en contenant plus de 50 %)	10 à 15 kil.
Soit environ de 70 à 85 kilogs d'aliments.	

Vers février ou mars l'engraissement est complet. On obtient des animaux atteignant en viande nette le poids de 500 à 550 kilogs. Quelques rares sujets sont arrivés à 600 kilogs. Le rendement peut atteindre 58 % et la viande, toujours à graisse blanche, est très savoureuse.

HYGIÈNE DE L'ENGRAISSEMENT

La saignée et les mucilagineux

Nous n'étudierons pas ici certains facteurs de l'engraissement relatifs au milieu, à la température, à la lumière, dont l'action est bien connue et qui se trouvent à peu près réalisés dans la pratique. Nous parlerons d'une vieille coutume des engraisseurs poitevins qui a trait à la saignée préventive. On avait remarqué que des animaux maigres, fatigués par les travaux et « arrêtés » à l'étable pour y être engraisés, n'avaient, en dépit de leur régime alimentaire intensif, aucune tendance à prendre de l'embonpoint, les animaux ne « profitaient pas », selon l'expression des éleveurs. Si, à ce moment, une saignée était pratiquée, on constatait, dans de nombreux cas et au bout de peu de temps, une amélioration très nette, l'animal semblait mieux tirer parti de sa ration, l'embonpoint se développait, et l'on pouvait poursuivre l'engraissement jusqu'au degré voulu. Cette pratique de la saignée s'était répandue à un point tel, que pas un vieux métayer ou fermier ne fût jouer ses flammes à toute

occasion, et parfois plus à tort qu'à raison. On allait jusqu'à saigner des bœufs dans un état voisin de l'anémie, et l'on obtenait assez souvent des mécomptes.

Il y a cependant quelque chose à retirer de cette pratique. La saignée dans l'engraissement a sa raison d'être; le tout est de savoir la pratiquer au moment voulu.

Ce n'est pas aussitôt qu'« arrêté », pendant la période de préparation que l'animal a besoin d'être saigné, mais plus tard, lorsque l'on a commencé à incorporer des topinambours à la ration. Sous l'influence de ce riche tubercule, distribué abondamment, des troubles digestifs ou circulatoires (encore sans gravité) peuvent apparaître. L'état plthorique dans lequel commence à se trouver l'animal engendre du côté de la peau un vif prurit, l'animal a des démanaisons incessantes, se lèche les poils et se gratte avec ses cornes et ses onglons. Du côté de l'appareil digestif la constipation peut survenir et l'appétit est capricieux. Si l'animal est laissé dans cet état, jamais son complet engraissement ne sera atteint. Les engraisseurs qualifient ces animaux de « bœufs brûlés ». C'est au début de l'apparition de ces symptômes qu'il faut pratiquer la saignée, qui sera toujours abondante, jusqu'à huit litres. Cette saignée suffit dans la majorité des cas pour amener la disparition du prurit, et l'engraissement se poursuit normalement.

Cependant cette formidable machine à faire de la viande que représente l'appareil digestif du bœuf peut parfois se dérégler sous l'influence de l'absorption de

masses alimentaires aussi considérables. Pour juger de l'état de santé de son bœuf, l'engraisreur doit avant tout observer les matières excrémentielles au double point de vue de la consistance et de la quantité. Celles-ci doivent toujours être molles et très abondantes.

Nous avons vu que le topinambour était d'une digestibilité facile; mais absorbé en grande quantité il peut donner lieu à des troubles que nous examinerons plus loin et que l'engraisreur avisé peut éviter en partie. Dans ce but il est indispensable d'adjoindre à la ration une petite dose de mucilagineux. On distribue habituellement 80 à 100 grammes de graines de lin crues par jour et par tête. De plus, certains engraisseurs complètent l'action des mucilagineux par celle des laxatifs alcalins.

Maladies du Bœuf pendant l'engraissement

Laissé au repos absolu, soumis à un régime alimentaire intensif, ayant atteint un degré élevé de pléthore, le bœuf à l'engraissement est sujet à des accidents congestifs graves, ayant pour siège principal l'organe qui travaille le plus, l'appareil digestif. Mais la congestion peut aussi atteindre l'appareil respiratoire et les centres nerveux. On constate des catarrhes gastro-intestinaux, des congestions violentes de la caillette avec plaintes et ballonnement, des conges-

tions de l'intestin avec coliques, des congestions pulmonaires parfois foudroyantes, et enfin des accidents cérébraux, congestion et hémorragie cérébrales, et une forme atténuée de la congestion cérébrale connue sous le nom d'*ivresse*. Dans cette dernière affection le bœuf est hébété, la tête est portée basse, les oreilles pendantes, l'œil inexpressif, la démarche est celle d'un homme ivre, parfois l'animal reste en décubitus. Cette affection a deux terminaisons. Le plus souvent l'animal reprend ses sens au bout de 36 à 48 heures et tout rentre dans l'ordre. Dans certains cas les symptômes de la congestion cérébrale apparaissent et le pronostic est plus réservé. La congestion cérébrale, en dehors de ce cas particulier, est une affection qui éclate brusquement. L'animal est comme frappé de stupeur, les yeux pirouettent dans les orbites, la démarche est chancelante. Souvent l'animal, au cours d'une crise épileptiforme, se laisse tomber sur le sol. La marche de cette affection est rapide, la mort en est la terminaison assez fréquente. Nous l'avons vue, dans un certain nombre de cas, rétrocéder presque aussi rapidement qu'elle était apparue.

Voici, succinctement décrits, les principaux accidents du bœuf à l'engraissement. Ces affections, dues à un état pléthorique, ont un traitement commun qui est la *saignée abondante*. On complète son action suivant les organes ou appareils atteints, par des breuvages émollients ou mucilagineux, des frictions sinapisées, et des applications réfrigérentes sur la tête dans le cas de troubles cérébraux.

Les troubles digestifs apparaissent généralement vers le milieu de la période d'engraissement, les troubles cérébraux un peu plus tard ; la congestion pulmonaire est surtout une maladie de la fin de l'engraissement.

L'affection la plus meurtrière est la congestion pulmonaire, parce qu'étant à évolution souvent très rapide, on n'a pas toujours le temps d'intervenir. La congestion cérébrale, nous venons de le voir, n'est pas toujours meurtrière ; les congestions de la caillette et de l'intestin ont, le plus souvent, des terminaisons heureuses.

LE BŒUF DE SALERS ET L'ENTÉRITE PARATUBERCULEUSE

Nous avons suivi le bœuf de Salers depuis son arrivée en Poitou jusqu'à la fin de sa carrière. Nous avons signalé à différentes reprises la robustesse de son tempérament, sa rusticité. Cependant il semble que dans certains terrains particulièrement imperméables du Plateau, il soit sujet plus que certaines autres races à contracter une affection très grave, l'entérite paratuberculeuse, ou diarrhée chronique.

Depuis longtemps des praticiens, entre autres M. Bertrand, vétérinaire à Gençay, avait signalé aux réunions de l'Association des Vétérinaires de la Vienne, la fréquence de cette maladie sur la race rouge. Depuis 1919, en collaboration avec ce vétérinaire, nous avons noté tous les cas d'entérite hypertrophiante constatés cliniquement, et dont l'examen des viscères a pu être pratiqué dans les abattoirs, tueries particulières ou clos d'équarrissage de la région. Voici les chiffres que nous avons recueillis :

Années	Nombre d'animaux	Races diverses	Salers	Proportion que devrait donner les salers par rapport à sa population
1919	11	3	8	6,6
1920	26	6	20	15,6
1921	23	7	16	13,8
1922	29	9	20	17,4
1923	27	6	21	16,2
1924	30	7	23	18
1925	22	5	17	13,2

Comme on le voit le Salers, qui représente 60 % de la population, donne plus de 60 % des cas d'entérite hypertrophiente. Les plus jeunes animaux sur lesquels nous avons (très rarement) constaté cette affection avaient de 12 à 14 mois. Le plus souvent, la maladie frappe les adultes de 3 à 6 ans. Nous l'avons vue apparaître sur des vieux bœufs de 9 à 10 ans. Une seule fois nous avons retrouvé sur un sujet émacié, qui n'avait jamais à notre connaissance présenté de diarrhée, les lésions macroscopiques de cette maladie (fragilité de l'intestin, épaissement, infiltration et congestion des plicatures de la muqueuse intestinale).

Nous avons constaté que les changements de régime (passage du sec au vert), la marche, le travail, donnaient un coup de fouet à la maladie.

La diarrhée chronique est surtout commune dans les fermes à sous-sol argileux. Sur les replis du jurassique sur les terres de Groie, elle n'apparaît qu'à la suite de l'achat d'un animal déjà infecté. Elle constitue pour les terres de brandes du Poitou, la maladie la plus meurtrière, qui emporte à elle seule autant de

bovidés que toutes les autres affections réunies. Nous estimons que rien que dans notre rayon d'action, elle cause à l'élevage un préjudice annuel de plus de 250.000 francs.

Nous avons mie en œuvre tous les traitements classiques indiqués, complétés par un régime alimentaire riche en farineux. Nous avons vu parfois la diarrhée disparaître, l'appétit qui s'était amoindri, revenir, les animaux esquisser même une reprise d'embonpoint, mais ce n'était là qu'une amélioration passagère, et au bout de quelques semaines, la maladie reprenait son cours. Aussi en sommes-nous arrivés, dans l'état actuel des choses, à borner notre rôle au diagnostic précoce de cette affection, afin de pouvoir tirer tout le parti possible de l'animal en le dirigeant vers la boucherie, alors qu'il représente encore une certaine valeur marchande.

Lorsque la maladie existe depuis un certain temps, le diagnostic n'offre aucune difficulté ; l'amaigrissement, l'abdomen levretté, la diarrhée jaunâtre, aux bulles gazeuses, fétide, suffisent à la caractériser. De plus, il semble que les muscles de la croupe et des cuisses s'émacient plus rapidement que ceux de l'avant-main, toutes proportions gardées relativement à leurs masses respectives.

Au début de l'affection le diagnostic nécessite un peu plus de clairvoyance. Il arrive que les excréments ne sont pas encore expulsés sous forme de diarrhée. Ils sont simplement ramollis, moins luisants, ne présentent plus de stries comme chez les animaux bien

portants, mais forment une masse quelque peu décolorée, donnant l'impression d'avoir été triturée, brisée comme du mortier. L'abdomen n'est que fort peu ou pas levretté; les poils peuvent être moins luisants, moins onctueux. Le bœuf donne l'impression de « quitter » son camarade au point de vue de l'état général.

Ces symptômes permettent, dans un pays où l'affection est fréquente, de la soupçonner, mais non de l'affirmer. Quant au diagnostic bactériologique qui, d'après MM. Panisset et Verge, « est à l'heure actuelle le moyen le plus sûr de diagnostiquer l'entérite chronique hypertrophiante » (Recueil de Médecine Vétérinaire, septembre 1926), on ne peut guère avoir recours à lui dans les conditions ordinaires de la pratique.

Le procédé idéal pour le praticien sera l'emploi de la paratuberculine le jour où ce révélateur sera définitivement mis au point.

En attendant, puisque le Salers se montre plus particulièrement réceptif à l'affection, dans certaines fermes très éprouvées cette race a été, depuis plus de vingt ans, remplacée par la Limousine ou la Parthenaise, et l'on a vu les cas d'entérite paratuberculeuse baisser notablement. ■

CONCLUSIONS

Ce fait que le Salers se montre plus réceptif que le Limousin ou le Parthenais à la diarrhée chronique, modifiera-t-il nos conclusions qui seront à l'avantage de la race ? Pas sensiblement. Car elle rachète cet inconvénient par de trop nombreux avantages. M. le Professeur Moussu signale dans son *Traité des Maladies du Bétail des exploitations de Normandie*, où bon an, mal an, l'entérite paratuberculeuse fait disparaître le 1/10^e des bovidés. Ce chiffre n'est heureusement pas atteint par les Salers en Poitou, même dans les exploitations les plus infectées. Aussi le grand bœuf rouge d'Auvergne a été et reste jusqu'à ce jour l'instrument de travail le plus précieux du paysan poitevin. Son introduction déjà ancienne, timide au début, mais toujours croissante, a contribué au développement économique du pays. Né comptant que quelques centaines d'unités dans les terres de brandes vers le milieu du xix^e siècle, il s'y trouve aujourd'hui par dizaines de milliers.

Conservera-t-il cette prédominance ?

Si le bœuf rouge a pris, dans maint endroit la place occupée jadis par le Parthenais, il n'a pas rem-

porté une victoire aussi facile et aussi complète sur le Limousin. Celui-ci a conservé ses positions. Lui aussi est un bon animal de travail et plus apte encore, parce que plus amélioré que le Salers à la production de la viande. Il est donc pour ce dernier un concurrent sérieux, de même aussi que le bœuf croisé Limousin-Charolais qui vient, vers l'âge de deux ans, du sud de l'Indre ou du nord de la Creuse, renforcer les effectifs de certaines fermes du Plateau. Ce dernier bœuf, à la robe jaune très clair, fortement charpenté, puissant, massif, aux formes arrondies, reçoit un accueil favorable auprès de nombreux cultivateurs.

Il rachète son aptitude un peu moindre au travail par celle plus grande à l'engraissement.

Voici déjà que la traction mécanique apparaît dans les grandes fermes du Plateau ; si elle se propage, et que le cultivateur s'oriente encore plus vers la production de la viande, il choisira tout naturellement les animaux de nos bonnes races de boucherie, Charolais et Limousins, et le Salers pourrait se trouver évincé. C'est là le problème de demain. Les éleveurs d'Auvergne doivent s'appliquer à le résoudre en poursuivant sans relâche l'œuvre ébauchée par Teyssandier d'Escous.

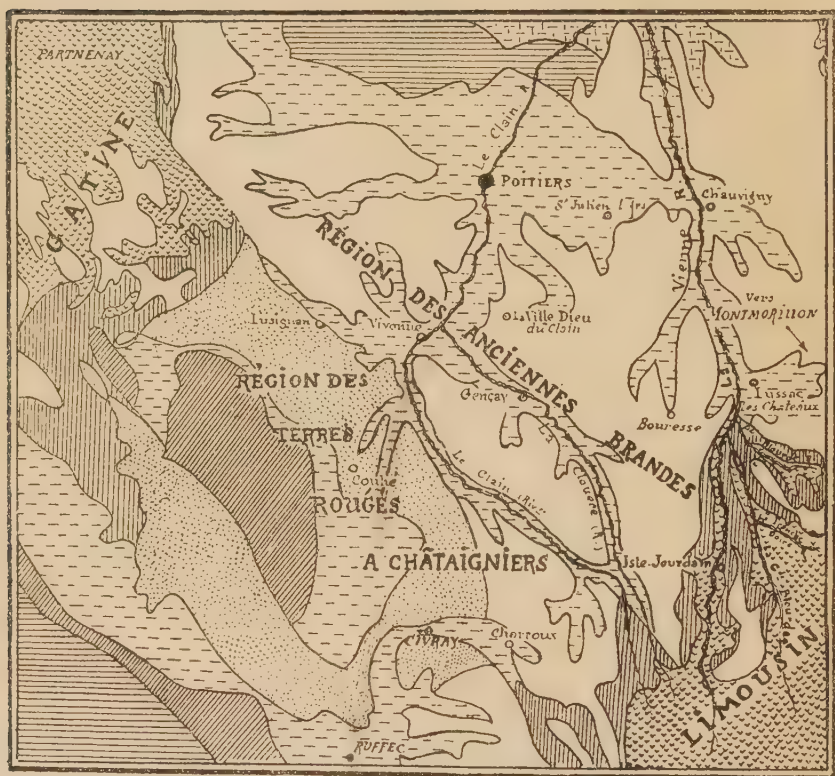
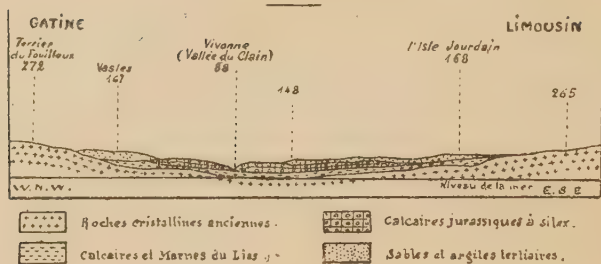
VU : *Le Président,*
P. RATHÉRY.

VU : *Le Doyen,*
ROGER.

VU et PERMIS d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. LAPIE.

SEUIL DU POITOU

d'après J. Welsch



- | | | | | |
|--|---|---|--------------------|---|
| Terrains tertiaires des plateaux (région des anciennes brasseries) | Terres rouges à silex et à châtaigniers | Calcaires du jurassique supérieur (Plaines) | Marnes triadiennes | Jurassique moyen, Cullovien, Ballovien, Rijoien (Plaines) |
| Lias (région entre Poitiers et Gâtine) | Roches cristallines (Massifs anciens) | | | |

Echelle : 1/500 000

BIBLIOGRAPHIE

- P. DECHAMBRE. — *Traité de Zootechnie*. Tome III. *Les Bovins*. 1913.
- J. WELSCH. — *Les Régions naturelles du Poitou*. 1922.
- BOISSONNADE. — *Histoire du Poitou*. 1909.
- TOUZI DE LONGUEMAR, — *Géographie du département de la Vienne*. 1869.
- MÈGNIN. — *Les Races de Chiens*.
- GROGNIER. — *La Maison rustique*.
- TOUZI DE LONGUEMAR. — *Etudes géologiques et agronomiques sur le département de la Vienne*. 1872.
- LECOULTEUX. — *Principes de Culture améliorante*. 1869.
- L. BOUCHET. — *Bulletin du Syndicat des Agriculteurs de la Vienne*. Juin 1925.
- G. MOUSSU. — *Traité des Maladies du Bétail*. 3^e édition. 1911.
- PANISSET et VERGE. — *Recueil de Médecine vétérinaire*. Septembre 1926.
-

